

Pierre-Olivier Lécho

Évocation du 23 octobre 1530

Culte du 30 octobre 2011

Texte biblique : 1 Co 10,12-22

« 1530 : le XXIII d'octobre fut ostée et abbatue l'idolatrie de céans par les bourgeois. »

Tel est le contenu, chers frères et sœurs en Christ, de l'inscription qui trône sur l'une des colonnes de cette collégiale, probablement depuis la fin du XVIIe siècle. Mais qu'importe au fond la date exacte de son installation et qu'importe qu'elle soit venue ou non remplacer une inscription plus ancienne. Qu'importe aussi qu'elle véhicule un message politique (la réforme fut l'œuvre des bourgeois, non des clercs et des ecclésiastiques) ; qu'importe enfin qu'elle s'inscrive dans un contexte historique plus ou moins précis... ce sont là des discussions d'historiens, des discussions passionnantes, j'en conviens aisément, mais des discussions, rien de plus, rien de moins...

Ce qui compte pour nous, aujourd'hui, c'est que cette inscription commémore un événement et un événement qui continue de faire sens. Ce qui compte, c'est que cette inscription évoque cet épisode majeur de notre histoire religieuse : le renversement des statues de la collégiale, le 23 octobre 1530, par des soldats revenus de campagne, galvanisés autant par les prêches de Farel que par l'alcool des tavernes de la ville basse.

La chose mérite en effet d'être relevée : ce n'est pas Farel, le fougueux réformateur, ce véritable « chasseur alpin » de la réforme, comme écrivait Lucien Febvre, le responsable probable de cette mise à sac, mais bien des gens proches de ses idées, des gens du peuple, des gens du commun, probablement. Certes, cela ne saurait en rien dédouaner le réformateur : qu'on le dise une bonne fois pour toutes : les idées de Farel étaient en elles-mêmes violentes, du

moins pour des lecteurs de notre temps... de même que les chants que nous avons chanté ce matin peuvent nous sembler agressifs, eux aussi. Sans forcément y croire encore, nous vivons dans une ère marquée au coin de l'œcuménisme et cet œcuménisme nous a appris une autre forme de communication entre personnes d'idées et de valeurs différentes. Pourtant, et malgré tout, l'inscription de la collégiale véhicule un message central, un message qui, bien des siècles après son installation, nous est tout droit destiné : c'est celui de la lutte acharnée et sans concession de la Réforme contre ce fléau de son temps : *l'idolâtrie*. Pour nous ce terme résonne comme un chant d'autrefois et se couvre probablement d'un peu de poussière. On imagine des veuves éplorées prier Saint Guillaume de protéger leur époux défunt, des kyrielles de fidèles récitant le rosaire ou encore se prosternant devant l'hostie consacrée... toutes choses que la Réformation combattit et que notre époque, rationnelle et scientifique jusqu'au bout des ongles, a su définitivement mettre de côté.

\*\*\*\*\*

Mais est-ce tout ? Est-ce là réellement ce que les réformateurs voulurent combattre ? Et cette réalité n'a-t-elle vraiment plus rien à nous dire ? Laissez-moi ouvrir avec vous le *Sommaire ou brève déclaration d'aucuns lieux fort nécessaires à un chacun chrétien pour mettre sa constance en Dieu et aider son prochain*. Le *Sommaire*, ce petit livre sans prétention théologique du réformateur Guillaume Farel, publié avant même les événements de Neuchâtel auxquels nous faisons allusion. Ce texte est aujourd'hui considéré par beaucoup comme la première dogmatique réformée et il n'est pas jusqu'à Karl Barth qui y fasse référence dans sa propre *Dogmatique* qui compte, il est vrai, quelques pages de plus... Le *Sommaire*, en fait, est bien *plus qu'une dogmatique*, c'est une

*profession de foi*, dans laquelle Farel oppose ce que le chrétien peut et doit croire et ce qu'il doit rejeter. Le réformateur y fonctionne en effet par couples d'opposés et décrit tours à tours des contraires : le péché et la justice, le vieil homme et l'homme nouveau, l'incrédulité et la foi... mais au commencement de son propos, il place ce qui pour lui représente sans aucun doute le couple d'opposés le plus fort, le plus irréconciliable : *Dieu et l'homme*. Dieu qui est « bonté, puissance et sagesse infinie » se trouve en effet opposé, non pas à Satan, mais bien à l'homme, un homme « méchant, ne pouvant rien, fol et téméraire, ambitieux, plein de fausseté et d'hypocrisie, inconstant, variable, ne pensant que mal et péché, ingrat et désobéissant ».

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'image que Farel donne de l'homme n'est guère en accord avec notre époque et sa valorisation de l'humain, de sa dignité, voire même de sa bonté. Mais lorsque Farel écrit cela, lorsqu'il décrit avec une extraordinaire acuité et une vigueur stylistique sans pareil cette opposition entre l'homme et son créateur, il le fait dans un sens précis : celui qu'il veut mettre en accusation, c'est l'homme qui n'est pas en mesure d'écouter Dieu alors que celui-ci parle clairement, l'homme qui, par conséquent, refuse de suivre la volonté de Dieu et préfère la sienne propre, l'homme qui s'élève de ce fait par-dessus Dieu, qui pense qu'il peut faire comme il veut et s'accommoder de la volonté divine : ce qu'il veut mettre en accusation, c'est l'*idolâtrie* dans laquelle l'homme se perd et qui a pour objet de vénération sa propre image. Ce que Farel met en accusation avec l'idolâtrie, *c'est l'homme se rendant un culte à lui-même*.

Or, pour Farel, l'homme ne voit pas le danger que représente pareille idolâtrie ; l'homme imagine qu'elle ne le concerne pas, qu'il se situe au-delà, qu'il peut donc, en quelque sorte, négocier avec ces idoles auxquelles il sait bien qu'il ne va pas céder *au fond*, parce qu'il vaut mieux qu'elles... alors si une fois ou une autre il leur cède, où est le mal ? Et Farel de désigner ces hommes forgeant mille

et mille doctrines pour s'excuser, « se voulant mêler des choses de Dieu qui appartiennent au salut de l'âme, de l'adoration et du service de Dieu et qui ne sont rien qu'abomination devant Dieu, vanité, mensonge, et doctrine diabolique, erreur et vaine tromperie, par laquelle Dieu est servi en vain et sa colère provoquée sur ceux qui l'observent : ceux-ci sont livrés, par conséquent, à leur conscience dérégulée qui les pousse à servir la créature et non le créateur. » La créature et non le Créateur...

\*\*\*\*\*

Or, en dénonçant cet homme prêt à s'accoquiner avec les idoles, Farel ne faisait que redire, avec les mots de son temps, ce que Paul proclamait dans le texte de l'épître aux Corinthiens que nous avons entendu tout à l'heure... Ce que Paul dit dans ce texte, c'est que les Corinthiens peuvent bien croire qu'ils sont en mesure de « communier aux idoles » sans danger, c'est-à-dire purement formellement, de faire semblant, puisqu'ils n'y croient pas et qu'ils pensent qu'elles n'ont en réalité aucun pouvoir, les Corinthiens ne cesseront pas, ce faisant, de s'égarer ! « Vous pensez que les idoles ne sont pas réelles et que vous pouvez donc sacrifier à leur culte sans danger ? Vous vous croyez assez forts pour ne pas écouter les commandements de Dieu ? Et bien, ce faisant, vous redonnez une réalité aux idoles, vous les recréez et vous servez ainsi les démons qui se cachent en elles car vous pensez pouvoir vous passer du commandement de Dieu ! »

Il faut bien comprendre ce texte : ce n'est pas seulement une illusion que Paul pointe du doigt, celle de croyants convaincus sottement de pouvoir résister aux idoles, c'est bel et bien une *présomption*, une forme cachée d'*orgueil* que l'apôtre des gentils entend dénoncer : « que celui qui croit être debout, prenne bien garde qu'il ne tombe ! » la prétention d'être debout peut amener le manque de

vigilance et donc la chute ; la prétention de croire que l'on est en mesure de résister et donc de ne pas tenir compte du commandement de Dieu, c'est déjà transgresser la volonté de Dieu et suivre la sienne propre.

C'est pourquoi les croyants doivent non seulement s'éloigner de l'idolâtrie, pour Paul, mais ils doivent aussi fuir *bien loin* d'elle... ils ne doivent pas seulement s'en éloigner, ils doivent renoncer à tout comportement pouvant s'en rapprocher, c'est-à-dire tout comportement motivé par autre chose que par la volonté de Dieu. Et ce n'est pas seulement un ordre que les croyants doivent suivre aveuglément : c'est leur raison qui doit les y conduire : « je vous parle comme à des gens raisonnables » écrit Paul.

Et son explication est on ne peut plus limpide... raisonnable : en mangeant du même pain, les fidèles sont unis en un seul corps, l'Église, et communie au Christ. En communiant aux idoles païennes, même en estimant que ces dernières ne sont rien, on leur sacrifie. Connaître le néant des idoles ne rend pas superflue la prudence : derrière le néant des idoles peuvent en effet se cacher des démons : « les sacrifices que les hommes offrent aux idoles, ils les offrent aux démons et non à Dieu. » Offrir quelque chose à quelqu'un d'autre qu'à Dieu, même en parfaite connaissance de cause, même en sachant que ce quelque chose ne compte pas, c'est déjà trahir Dieu : on ne peut participer à la table du Seigneur et à celle des démons. Voilà le message de Paul à ses contemporains, voilà, aussi, le message de Farel aux siens : ne croyez pas pouvoir échapper à l'idolâtrie : elle guette ; ne croyez pas pouvoir suivre votre propre volonté contre celle de Dieu, vous vous égarerez toujours !

\*\*\*\*\*

Il serait à présent aisé, chers frères et sœurs en Christ, d'en venir à une dénonciation en règle des idoles de notre temps dont nous affirmons nous

distancier tout en y sacrifiant régulièrement... il serait facile de dénoncer le fait que nous prétendons souvent ne pas croire au pouvoir de l'argent — tout en regrettant de ne pas en avoir plus ; il serait aisé de pointer du doigt le fait que nous dédaignons officiellement toute forme de réussite — pour la désirer secrètement et la rechercher au quotidien ; il serait trop simple de critiquer le fait que nous affirmons haut et fort notre mépris de la jalousie — pour finalement regarder de travers la réussite plus éclatante d'autrui ; il serait enfin trop aisé de souligner la vanité qui est la nôtre lorsque nous affirmons ne pas faire grand cas de nous même — alors que nous nous empressons de courir qui chez le thérapeute émotionnel, qui chez le coach en luminothérapie, qui chez le lithothérapeute ou le réflexologue amérindien. Il serait peut-être moins facile de nous en prendre à notre Église en l'accusant de prêcher l'éloignement du monde tout en s'y empêtrant par ses problèmes structurels et financiers... mais ce serait encore là une forme de simplicité et même, à certains égards, de *présomption*. Car, ce faisant, nous méconnaîtrions un fait fort simple : c'est que l'idolâtrie est *constitutive de notre nature*. Il nous appartient, tout en la dénonçant, d'y revenir régulièrement, tant dans l'Église que dans nos vies car c'est là notre sort ici bas, c'est, pour employer un gros mot, la conséquence de notre *péché*. Kierkegaard a une fois défini le péché comme le « toujours plus de la même chose »... toujours plus de nous-mêmes, toujours plus de notre égo, toujours plus de notre propre adulation.

Ce que, je crois, Farel et Paul nous appellent à faire, c'est d'abord, avant de dénoncer, de nous regarder nous-mêmes, de nous « examiner » comme disaient les théologiens puritains anglais. C'est de discerner nos manques, nos travers et nos déviances, bref nos idoles, et de les discerner à l'ombre de la Parole de Dieu. Les discerner, non pas pour les vaincre une bonne fois pour toutes, mais pour les reconnaître, pour apprendre à identifier le son de leur voix lorsque nous traversons un moment de doute... tout en apprenant que toujours, nous serons susceptibles d'y sacrifier.

Ce que Paul et Farel nous apprennent c'est que c'est lorsque notre désir de suivre notre volonté propre est le plus fort que nous cédon aux idoles, c'est lorsque nous sommes tentés de négocier avec la Parole de Dieu, que nous sacrifions aux idoles et que nous n'écoutes déjà plus Dieu. Ce que Paul et Farel veulent nous dire ce matin, nous transmettre, c'est l'appel de Dieu lui-même : « Écoutez-moi ! » « Écoutez-moi ! »

Écouter Dieu : voilà qui peut sembler fort simple, évident. Voilà qui peut aussi nous faire peur : « et ma personnalité alors ? » « Et mon épanouissement ? » Je crois profondément qu'il n'y a pas ici de raison d'avoir peur. Se soumettre à la Parole de Dieu ne veut pas dire seulement soumettre notre égo et laisser tomber notre personnalité et notre liberté — au contraire, c'est en se soumettant, c'est en reconnaissant une autorité, que nous gagnons en liberté face au monde. C'est en entendant la voix de Dieu que nous serons à même de nous entendre nous-mêmes, d'être réellement à l'écoute de nous-mêmes. Car cette parole ne nous dit au fond qu'une seule chose, ce sont ces paroles d'Ésaïe : « n'aie pas peur, je t'ai libéré, je t'ai appelé par ton prénom, tu es à moi ». Être à Lui, c'est être non pas emprisonné, c'est justement acquérir la liberté ; être à Lui, ce n'est pas perdre son identité, c'est la gagner. Être à Lui ne veut pas dire non plus que nous serons désormais exempts de toute erreur ; être à Lui, cela veut surtout dire que nous *savons* ce que nous sommes et ce que nous vallons : nous sommes pécheurs, mais Dieu nous pardonne, au quotidien ; nous sommes faillibles, mais Dieu le sait et nous demande non pas de craindre mais d'espérer et d'être dans la joie.

\*\*\*\*\*

Je vous disais en ouverture à propos de Farel que son *Sommaire* fonctionne par paires de contraires, par oppositions et que ces oppositions se trouvent fondées sur l'opposition la plus tenace et la plus fondamentale : celle entre Dieu et

l'homme. Ce que Dieu nous promet, c'est en fait que cette opposition est appelée à être dépassée, qu'elle a *déjà* été dépassée. Farel, après avoir présenté cette tension entre Dieu et l'homme, développe un chapitre qu'il n'oppose à aucun autre, un chapitre qui n'a pas de contraire, un chapitre qui vaut pour lui-même et qui fonctionne comme un pont entre celui consacré à Dieu et celui consacré à l'homme — c'est le chapitre qu'il consacre... au Christ. C'est en lui, en effet, nous dit Farel qu'habite « toute la divinité, non pas comme une ombre et figure, comme une apparence ou une image, mais comme au corps et vérité, d'une façon véritable et réelle ». « Par lui, poursuit-il, sont restaurées et parfaites toutes choses, tant au ciel qu'en la terre, parce que pleine vie, pleine puissance, vertu, sagesse, grâce et justice sont en luy ». En lui, Dieu réconcilie le monde avec lui-même, en lui, Dieu nous promet que malgré nos erreurs, malgré ces idoles auxquelles nous sacrifions et sacrifierons encore, nous avons place devant lui ; comme l'écrit Farel : « en lui, le Père nous sauve, il nous vivifie, nous prenant pour ses enfants et héritiers, héritiers avec Jésus Christ, duquel nous sommes faits membres ». Le Christ, « mon doux Jésus », comme l'écrira encore Farel : c'est en lui que notre vie trouve sens, en lui que notre vie trouve sa force mais aussi sa douceur.

C'est pour cette raison que Paul nous appelle à rejeter l'idolâtrie : en la rejetant, en rejetant notre petit égo, nous ne nous rejetons pas nous-mêmes, nous ne risquons pas de nous perdre, au contraire : nous nous trouvons... nous nous *retrouvons* pour nous accomplir ! Faut-il dès lors avoir peur de nous-mêmes et de nos chutes successives et surtout à venir ? Paul lui-même nous assure que non : il nous le dit en ouverture du texte de l'épître de ce matin : « Dieu ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, avec la tentation il prépare le moyen de vous en sortir ; Dieu est fidèle. » Ces mots ne sont pas un simple constat : ils résonnent comme un appel : Dieu attend de vous et de moi la fidélité, mais cette fidélité, c'est d'abord la Sienne, sa fidélité à sa grande cause, *celle des hommes* : « N'aie pas peur, je t'ai libéré, je t'ai appelé par ton prénom,



tu es à moi. » Pussions nous entendre cette promesse ce matin, chacune et chacun d'entre nous, et en vivre, comme en a vécu la nuée des témoins qui nous ont précédé ici, dans ses murs, mais aussi et surtout dans la foi au Christ... « mon doux Jésus », comme disait Farel. Amen